

royaume compte encore de nombreux ennemis de la religion, et que ses Eglises ne jouissent pas assurément d'une tranquillité parfaite ; mais pouvait-il en être autrement ?

Lorsque la mer a été soulevée violemment, l'agitation des flots ne cesse pas tout à coup avec la tempête, et ce n'est que lentement et par degrés que les eaux reprennent leur premier calme. La religion et l'Eglise se voient encore attaquées de tous côtés par une foule d'ennemis ; et tandis que les partisans des doctrines irréligieuses de Voltaire et des autres philosophes du XVIII^e siècle s'efforcent sans cesse, de séduire toutes les classes, en répandant à vil prix des livres infectés d'un déisme sans pudeur, on voit aussi les sociétés bibliques semer avec profusion des textes qu'elles ont altérés, falsifiés, et les protestans s'armer d'une nouvelle audace. Pour ajouter encore à la confusion et au désordre, de nouveaux ennemis ont paru dans ce camp : ce sont les faiseurs de religion nouvelles, avec leurs systèmes extravagants et sacrilèges, les saints-simoniens, les socialistes, et le malheureux Châtel, proclamateur d'une nouvelle Eglise française. A ces attaques et à ces efforts de l'enfer vinrent s'unir de coupables écrivains, avec leurs romans impies et licencieux, jusqu'aux poètes dramatiques eux-mêmes qui osèrent mettre en scène des forfaits atroces qui endurcissent le cœur de l'homme, porter en triomphe les vices les plus honteux, et reproduire impudemment sur le théâtre les sacrés mystères et les plus augustes cérémonies de l'Eglise. Enfin, à cette multitude d'ennemis acharnés contre lui, le clergé voit se joindre l'université, qui devait être "son allié" la plus fidèle.

"Toutefois, ce qui aurait peut-être épouvanté tout autre clergé n'effraie pas le clergé de France. Il ne cherche pas à se soustraire à la lutte : il oppose à tous ses adversaires une résistance et un courage héroïques.

"Aussi, malgré les violentes attaques faites à la religion, l'Eglise, dans ce royaume, gagne toujours du terrain, et les peuples y manifestent d'heureuses tendances à reprendre la foi antique de leurs pères. C'est donc avec raison que nous espérons de cet illustre clergé, non-seulement qu'il persévéra dans une entreprise si glorieusement commencée, mais que son zèle pour la défense de la religion ira sans cesse croissant.

"Pour moi, il me semble que le Seigneur, enfin apaisé, destine aujourd'hui la France à être l'instrument de ses divines miséricordes. Il veut qu'elle répare elle-même les maux nombreux qu'elle a causés au monde, dans le siècle passé et au commencement de celui-ci, par tant d'écrits impies et par cette propagande philosophique dont les apôtres allèrent semer au milieu des peuples les principes de la révolte contre les gouvernements aussi bien que contre l'Eglise. Et, en effet, c'est la France qui a conçu et exécuté la première le magnifique projet d'une association pour la propagation de la foi, destinée à seconder l'admirable institution de la propagande de Rome ; c'est la France qui a replanté sur les côtes d'Afrique l'étendard triomphant de la croix et donné naissance à une nouvelle Eglise africaine ; c'est la France enfin qui, sous les auspices et la direction du Saint-Siège, travaille à dissiper les ténèbres de l'idolâtrie parmi les pauvres sauvages de l'Océanie, et à soutenir dans la Cochinchine et le Tong King la religion persécutée de Jésus-Christ, avec un admirable zèle apostolique, des fatigues incalculables, et le sang glorieux des missionnaires martyrs qui sont sortis de son sein.

"Mais le cœur des bons catholiques est douloureusement attristé à la vue de ce qui se passe aux deux extrémités de l'Europe.

"Pour dépeindre l'état de la religion catholique dans le Nord, et surtout en Russie et dans l'infortunée Pologne, je ne trouve aucunes paroles que celles des souverains pontifes, quand ils préconisent en consistoire les sièges épiscopaux des pays infidèles : *Statu, plorandus non describens*, état qu'on ne peut exprimer que par des larmes ! Je n'ose jeter un regard scrutateur dans l'avenir incertain réservé à ces peuples. Je sais seulement, comme l'enseignent et les divines Ecritures et l'histoire du genre humain, que lorsque l'Eglise a épuisé toutes ses ressources, le Seigneur se lève pour juger sa cause, et qu'on entend alors gronder le bruit avant-coureur de ces terribles châtimens dont le ciel frappe les nations tout entières sans épargner les têtes couronnées. Certes, nous en avons bien vu de nos jours quelques exemples !

"Quand le nouveau roi des Belges prit possession du trône, les paroles qu'il adressa au clergé de Belgique exprimaient la même pensée, et il a tenu fidèlement sa promesse ; car, pour donner à son peuple une garantie et une assurance complètes de l'attachement de la dynastie nouvelle pour la religion catholique, il voulut que ses enfans fussent baptisés et élevés dans notre saint et auguste religion.

"Mais pourrais-je oublier notre chère Italie, qui devait sans doute se présenter la première à ma pensée ? Cette belle et riche contrée d'Europe, l'une des plus favorisées des dons de la nature, a reçu un doux et bienfaisant climat, un ciel presque toujours serein, un sol fertile qui sait récompenser généreusement les sueurs du cultivateur laborieux. Elle a produit des peuples intelligens et capables de grandes choses, comme le prouvent assez, dans les temps anciens, les célèbres Romains, et, dans les siècles modernes, les Souverains-Pontifes, sortis pour la plupart de notre nation. Et les Papes ont fait de bien grandes choses non-seulement dans le gouvernement de l'Eglise : mais aussi en faveur des intérêts temporels du monde et de la société civile, par leur bienfaisante influence et leur sage autorité. C'est ce que vous avez prouvé d'une manière savante, illustres académiciens, dans le cours des années précédentes. Mais que sont ces faveurs du ciel en comparaison d'un bienfait beaucoup plus grand, celui d'avoir reçu de l'Orient, au sein de l'Italie,

dans notre heureuse ville de Rome, la chaire de vérité, le tribunal suprême de l'Eglise, en un mot, le siège de Pierre et de ses successeurs ? C'est l'Eglise de Rome, cette bonne et tendre mère, qui a toujours nourri et ne cesse de nourrir du lait le plus pur des doctrines célestes toutes les Eglises de l'Italie : c'est elle qui a combattu et combat encore chaque jour pour éloigner de son sein le venin infernal de l'hérésie et du schisme. Depuis ces siècles anciens, où l'on vit d'abord les empereurs de Constantinople, ensuite les rois de Goths, protéger et soutenir l'arianisme, l'Eglise romaine a toujours su empêcher les sectes hérétiques, de s'établir dans ce pays ; et, au seizième siècle en particulier, quand du fond des enfers tant d'hérésies fondirent sur le Nord et s'efforcèrent de pénétrer en Italie et d'y prendre racine, ce fut Rome qui éloigna de nous le fléau terrible de ces guerres de religion qui inondèrent de sang l'Allemagne, pendant trente années, et pendant près de quarante la France d'abord, et ensuite l'Angleterre, la Bohême et la Hongrie. Cependant nous avons eu aussi le malheur de voir pénétrer en Italie, dans le dix-septième siècle, une secte hypocrite, née de Flandre, qui, pour cacher plus sûrement sa marche et ses ténébreux projets, désavoua sa propre existence. Quoique proscrite et frappée des anathèmes du Saint-Siège, elle trouva un facile accès, un accueil bienveillant dans quelques cloîtres, dont elle méditait déjà perfidement la destruction, et dans les universités, où des enfans dénaturés de l'Italie, indignes d'en porter le nom, et ingrats envers le ciel et ses nombreux bienfaits, embrassèrent les erreurs de cette secte et osèrent les défendre. De cette double source d'instruction publique se répandirent et propagèrent rapidement parmi les hommes politiques, les magistrats et au sein des tribunaux civils, ces principes de défiance, de jalousie et de haine pour le Saint-Siège, qui, sous le règne même de princes dont la conduite privée et publique est chrétienne, et dont les intentions sont pures et religieuses, réduit l'Eglise à la triste servitude d'Agar, elle qui, dans les choses sacrées, devrait être libre et reine indépendante.

"Un des plus illustres évêques du XVII^e siècle, dans un discours prononcé devant un des puissants monarques, l'immortel Bossuet, parlant à Louis XIV, disait :

"Sainte autorité de l'Eglise, sein nécessaire de la licence et unique appui de la discipline, qu'es-tu maintenant devenue ? Abandonnée par les uns et usurpée par les autres, ou elle est entièrement abolie, ou elle est dans des mains étrangères. Mais il faudrait un trop long discours pour exposer ici toutes ces plaies. Sire, le tems en éclaircira Votre Majesté."

"Ainsi parlait Bossuet ; mais depuis son tems jusqu'au nôtre, les plaies faites à l'Eglise dans notre chère patrie aussi bien qu'en beaucoup d'autres pays, ne sont pas cicatrices ; elles saignent encore, elles saignent abondamment. Mais espérons, dirai-je avec l'illustre Bossuet, que le tems pourra éclaircir les bons princes et à la fin les desabuser. Peut-être le ciel a-t-il réservé cette ère de consolation et de bonheur au glorieux Pontife qui gouverne aujourd'hui l'Eglise, pour récompenser cette fermeté sacerdotale, ce courage apostolique avec lequel il a su faire retentir, des hauteurs du Vatican, en présence des grandes puissances de l'Europe, la voix solennelle de Pierre, cette voix que les ennemis de la religion feignent de ne pas craindre, et qu'ils redoutent pourtant ; cette voix qui ébranle encore aujourd'hui le monde, et qui peut toujours, sinon arrêter en un instant tous les maux, du moins consoler et fortifier les justes, et préparer aux hommes égarés la voie qui les ramènera dans le sein compatissant de leur mère !

"Ne soyez point étonnés, mes bien-aimés collègues, et vous tous, illustres auditeurs, si j'ai parlé avec liberté et franchise. Pensez qu'un homme courbé sous le poids de quatre-vingt-sept années, et déjà proche du tombeau où il va bientôt descendre, est ordinairement sourd aux conseils pusillanimes de la prudence humaine.

CORRESPONDANCE.

NOTICE SUR LA RIVIÈRE-ROUGE DANS LE TERRITOIRE DE LA BAIE D'HUDSON.
Suite.

M. L'EDITEUR,

Les colons se trouvant sans provisions et sans habitations furent forcés de s'éloigner : une partie émigra aux Etats-Unis ; le reste se dispersa dans les lieux de chasse et de pêche, en attendant qu'ils pussent reconstruire leurs maisons et se procurer leur nourriture, par la culture de leurs fermes ; ce qui prit plusieurs années. Personne ne perdit la vie dans cette inondation ; les animaux, en petit nombre alors, avaient aussi été sauvés. Depuis cette catastrophe, il n'y en a pas eu de pareille. De bonnes récoltes, mêlées de mauvaises, ont fait oublier ces malheurs. La plus abondante fut celle de 1841 : elle produisit du blé surtout en grande quantité et de la plus belle qualité. Des lettres de la Rivière-Rouge, du 25 août dernier, annoncent que celle de cette année surpassera toutes les précédentes ; les mêmes lettres rapportent que, le 16 juillet, une certaine étendue du pays fut dévastée par la grêle. Les grains en souffrirent pourtant moins qu'on ne l'avait d'abord cru ; mais les vitres ne furent pas épargnées, il y en eut 200 de cassés à l'église de St. Boniface, 170 au fort Garry, et aux autres édifices en proportion. C'était une grande perte dans un pays où il n'y a pas toujours des vitres en réserve, dans les magasins ; heureusement il s'en trouvait alors, et celles de l'église ont été immédiatement remplacées.

Un coup de vent, arrivé le 18 juin, avait renversé plusieurs granges, cassé les verges de neuf moulins-à-vent, et abattu une partie des clôtures. La chasse de la vache sauvage a été assez constamment abondante, 7 ou 800 charrettes ont continué à aller se charger de leur viande, coupée par tran-

ERREUR de